

CLEC – UAICF

CONCOURS LITTÉRAIRE 2020

Poésie régulière

Dernier combat

André Bonnisseau, 1er prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°306

Depuis tôt ce matin, ondule au loin, là-bas,
Louvoyant lentement, la silhouette blonde.
Le vieux lion connaît la menace qui gronde
Aux portes de sa terre ; il s'apprête au combat.

Le muscle dur saillant sous le pelage fin
L'étranger se rapproche à mesure sereine.
Déjà il a flairé l'effluve d'une reine
Et sait le gynécée aux confins du chemin.

Tel un éclair jaillit l'affrontement brutal
Bientôt le sable en feu rougit chaque crinière...
Des griffes et des dents, chacun à sa manière,
Guette le bon moment, brule du coup fatal.

Vient l'imparable assaut où d'un geste pervers
L'agresseur exalté par une foi divine,
Du monarque des lieux déchire la poitrine,
Et lacère des crocs le creux du cou offert.

Au flan du roi déchu s'abandonne l'ichor...
De l'ultime duel pleurent les déchirures...
Sur le cœur et le corps souffrent mille blessures
Qui lassées du supplice imploreront la mort.

Ballade pour une madone

Sylvaine Gabin, 2e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°304

Entre les joncs je l'ai surprise,
Se baignant seule au bord de l'eau ;
La belle nageait sous la bise,
Mon cœur fut pris dans un étou.
Était-ce un rêve ce cadeau ?
Mon être encor d'émoi frissonne,
En repensant à ce tableau
Où j'ai pu voir une Madone.

Mon regard, en toute franchise,
Admirait l'éclat de sa peau,
Un teint de pêche, je précise,
Sur un corps divinement beau.
Tel un timide jouvenceau
Mon Dieu, que le Ciel me pardonne !
Je suis resté près du ruisseau
Où j'ai pu voir une Madone.

Hors de l'onde, elle s'éternise
S'allongeant au pied d'un bouleau,
La chair humide sans chemise...
Je perdis mon souffle à nouveau.
Comme un loup, sur son frais liteau
Elle s'endort et s'abandonne ;
Me voilà gardien du berceau
Où j'ai pu voir une Madone.

Envoi,
Poète, je suis un Verseau
Dont parfois le mental étonne,
Mais il existe ce coteau
Où j'ai pu voir une Madone.

Au creux des souvenirs

Eugène Garcia, 3e prix

Publié dans *Le nouveau dévorant* n°304

L'autorail roulait vite et je me sentais bien ;
J'écoutais les essieux franchissant chaque éclisse
Et j'entendais mon cœur danser sur les rails lisses,
Heureux en ces instants de ne penser à rien.

Le décor paraissait dérouler ses images,
Comme pour m'attendrir, il dévorait mes yeux ;
Le parcours, en tout cas, n'était pas ennuyeux
Tant mon esprit d'enfant voulait lui rendre hommage.

Au creux des souvenirs qui ne me quittent plus
Je me souviens d'avoir caressé les étoiles ;
Des peintres ont voulu dessiner sur leur toile
De jolis autorails et des soirs d'angélus.

Lorsque les cheminots sentent que l'heure approche
Leur regard s'en remet au somptueux décor
Où chaque train, trop fier de battre des records,
Sifflait jadis de loin sans crainte du reproche.

Les serpentins d'acier, à l'épreuve du temps,
Certes, sont envahis par la ronce et le lierre.
Les gares ne sont plus que des amas de pierres
Sur lesquels je perçois des lézards grelotants.

Comme le vieux bateau qui largue son amarre
Un train m'emportera sans billet de retour
Vers un autre univers où je mettrais autour
Des rêves merveilleux qui fleurissent ma gare.

Je garde depuis lors, entre cœur et raison,
Ces moments irréels où *chantent* les cigales.
Les violons du cœur aux notes inégales
Jouent encore le soir tout près de ma maison.